

Faire le théâtre

Evelyne de la Chenelière et Alice Ronfard

Le théâtre m'ennuie
Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de la Chenelière, E. & Ronfard, A. (2011). Faire le théâtre. *Jeu*,(141), 76–81.

Dossier

Le théâtre m'ennuie

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
ET ALICE RONFARD

FAIRE LE THÉÂTRE

6 septembre 2011

Chère Alice,

J'ai relu, relu, relu jusqu'à l'écoeurement cette sorte de partition que je tente d'écrire. Je n'ai pas trouvé d'une manière exacte ce qui m'agaçait, mais j'ai ressenti un grand besoin de désordre, de mystère, de saleté, de cris insensés.

Peut-être que mes pages me sont devenues insupportables parce qu'elles cherchent, malgré ma volonté, à devenir une bonne pièce de théâtre ? (Est-ce que je *sais* écrire une « bonne pièce de théâtre ? ») Je ne veux pas devenir prisonnière d'un savoir-faire, ou d'un savoir-plaire, ou d'un savoir-vendre, ou, pire encore, d'un savoir-parler-de-ma-démarche. Je veux idéalement créer un objet pour le théâtre qui soit intraduisible et non reproductible, et donc personnellement non rentable.

Je sais bien, c'est exactement le désir contraire de celui que nous évoquions en rêvant de tournées, de voyages, d'un impact plus fort, d'un plus grand rayonnement... Seulement, voilà : où nous en sommes, face aux lois du marché qui jaugent maintenant la valeur de l'art, je crois qu'il faut aimer avec encore plus de vigueur le caractère éphémère du théâtre. Il faut célébrer haut et fort qu'il ne soit pas rentable et qu'il ait peu d'impact.

Tout en rêvant qu'il change le monde.

Comment rêver sans projeter ? Le geste créateur est-il forcément un geste d'anticipation dès lors qu'on *sait* qu'il y aura réception, critique, analyse ? Comment résister à la sorte de rétrospection instantanée, prématurée, savante, qui trop souvent modère ou formate le geste créateur ? Tout ça me perturbe, et je me demande si ce n'est pas précisément dans le sentiment du dur labeur que se loge la paresse artistique. Dans le sentiment du devoir accompli, celui du bon élève (qu'il s'agisse du bon élève institutionnel, du bon élève expérimental ou du bon élève *underground*, il s'agit toujours d'un bon élève), dans l'émulation, dans le plan de carrière, dans ce que j'appelle le déplorable déplacement de l'ambition.

Je dois encore clarifier ma pensée, mais je t'envoie tout de suite ce message, simplement parce que j'ai hâte de te lire.

À bientôt,
Eve xx

8 septembre

Chère Evelyne,

J'espère que tu te rends compte que ta pièce¹ déjoue toutes les lois de ce que l'on appelle « une bonne pièce » de théâtre. J'entends dans le sens conventionnel de ce que doit être une « bonne pièce de théâtre ». C'est un véritable casse-tête en ce qui me concerne. Casse-tête qui me stimule, me happe et évacue toutes sortes de repères que je connais, pour moi qui vais en assumer la mise en scène. Je suis face à une proposition inusitée, étrange et surprenante. Un vertige.

J'ai le sentiment que ce dont tu parles, c'est de l'essoufflement à créer et de l'ennui qui vient avec la maîtrise de son métier, qui malheureusement dissipe momentanément toute forme d'intuition et gomme l'élan inconscient des premières œuvres. Il y a au départ cette idée totalement folle que ton-mon-notre travail va changer la face du monde... Je reste relativement humble devant cette idée. Je crois à l'acharnement, au travail journalier, au travail de l'abeille dans la ruche. Je pense aussi que, au Québec, l'artiste, celui qui réfléchit sur l'état du monde (amusant, j'ai d'abord fait une erreur de frappe sur le clavier et j'ai écrit « l'état du monde »), n'est pas reconnu à sa juste valeur. En fait, je crois que nous sommes avalés dans ce que j'appelle le produit culturel. On fait des spectacles les uns après les autres comme si on enfilait un collier de perles. J'en perds parfois l'intérêt, mais il y a toujours un petit quelque chose qui fait que je dépasse cette lassitude.

Pour ce qui est du rapport avec le jugement et le regard critique sur mon travail, il y a belle lurette que j'ai réglé le problème. Il y a pour moi deux camps (pas dans le sens de bataille) : ceux qui font et ceux qui analysent. Le discours critique me fascine. Est-ce qu'il guide mon travail ? Je ne pense pas. En tout cas, il n'influencera jamais une décision que j'ai prise par rapport à une direction de mise en scène. Je pense que ce serait un enfer si, en même temps que je me plongeais dans la création, j'analysais d'une façon critique ce même travail. Ce n'est pas mon rôle.

Tu parles du plan de carrière, et je me rends compte que je n'en ai jamais eu. Qu'est-ce qu'une carrière ? Faut-il nécessairement qu'elle aille en ligne droite ? Il y a des moments de creux terribles et d'autres tellement riches, tellement créatifs, tellement pleins. Le contentement de soi ne vient pas de ce que les autres pensent de nous, mais bien de ce que nous nous sommes prouvé à nous-même. Je reste toujours avec cette petite maxime de Jean-Pierre qu'il m'a transmise très jeune : « Alice, il y a des succès et des réussites. Le succès, c'est ce qui est incontrôlable et qui englobe la reconnaissance, le fait que le public aime la pièce, que la salle soit pleine. La réussite, c'est que le projet que tu avais dans la tête s'incarne totalement sur scène. Des fois, succès et réussite vont de pair ; c'est l'apothéose. Parfois, il y a juste le succès, et tu peux être déçue par ton travail, avoir le sentiment de ne pas être allée au bout de toi-même. D'autres fois, c'est une réussite artistique totale et, malheureusement, il n'y a pas grand monde dans la salle. »

C'est juste la vie.

Ma belle Evelyne, je te quitte sur ça. La vie.
Alice

8 septembre

Bonjour Alice,

Comment se fait-il que j'aime tant le théâtre, et que tant de spectacles de théâtre me déçoivent ? C'est la même chose avec les romans. J'ai lu beaucoup de romans qui m'ont déçu, au point qu'un jour, je me suis demandé : « Peut-être, au fond, que je n'aime pas les romans, que je n'aime pas les lire, que j'aime l'idée de lire des romans et l'idée d'aimer les lire, et que, tel ce paysan parvenu de Marivaux qui lit le journal tout en ne le lisant pas (c'est tout ce que je retiens du *Paysan parvenu*), je n'aime pas tant lire les romans que le portrait de moi-même lisant un roman. » Comment savoir ?

Parfois, le matin, je suis dans un état épouvantable. Après avoir fait les gestes obligés, rituels pour se rappeler que la journée commence, que tous les possibles sont devant moi, je me mets à tourner en rond, ne sachant pas par où commencer, ne sachant plus ce qui est important. Faut-il lire ou faut-il écrire ? Parfois je me contente de respirer.

Puis cela me frappe de plein fouet, comme une chose urgente que j'avais oubliée : dans la vie, je fais du théâtre. Vite, allons, va donc faire du théâtre. Le téléphone sonne. Désolée, je ne peux pas te parler, je fais du théâtre. Aujourd'hui, j'ai fait du lavage, des courses, et du théâtre.

Alice, je vais aller faire un peu de théâtre, et je t'écrirai plus tard.

Bonne journée,
Evelyne xx



L'Imposture d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène par Alice Ronfard (TNM, 2009). SUR LA PHOTO : Francis Ducharme et Violette Chauveau.
© Yves Renaud.

1. *Une vie pour deux (la chair et autres fragments de l'amour)* sera présentée à l'Espace GO du 24 avril au 19 mai 2012. NDLR.



Désordre public d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Alice Ronfard (Espace GO, 2006). © Robert Etcheverry.

8 septembre

Bonjour Evelyne,

Je lis ton courriel, et cela me fait sourire. Contrairement à toi, j'essaie de toujours trouver quelque chose de bien dans un spectacle. Un petit élément qui captivera mon attention, même si je trouve la pièce absolument ennuyeuse. Je me dis que j'ai payé un certain montant d'argent, que j'ai stationné mon auto ou cadencé ma bicyclette, que je suis entourée d'un bon nombre d'individus, moi qui suis assez solitaire, et que, par conséquent, il faut que j'y trouve un certain plaisir. Les fois où je suis sortie à l'entracte ou que j'ai pesté après la représentation, c'est que le tout me paraissait d'une prétention abominable. Et là, je hais ma soirée, je rentre chez moi avec un sentiment de vacuité absolue. Je me dis que le théâtre est « passé date », qu'on n'a pas avancé d'un iota, qu'on ressasse toujours les mêmes histoires : je t'aime, tu m'aimes, il/elle m'a trahi ; mon père ou ma mère ne m'a jamais aimé. La société est méchante ou, pire, pipi-caca-poil ! Et ça, le pipi-caca-poil, c'est de bon ton en ce moment, ça met un baume sur la difficulté qu'on a à vivre dans une société où il n'y a plus de rêve collectif, où même le mot « collectif » est suspect.

C'est pris comme une réminiscence de 68... alors que, depuis une trentaine d'années, les spectacles les plus marquants ont été faits par des collectifs de création. *La Trilogie des dragons* (Théâtre Repère), *le Rail* (Carbonne 14), *Vie et mort du Roi Boiteux* (Nouveau Théâtre Expérimental), *l'Annonce faite à Marie* (Théâtre Expérimental des Femmes), les créations d'UBU, du Petit à Petit, de Momentum, et j'en passe. Et puis tout à coup, il a fallu passer du mode collectif au mode unique. C'était Maheu, Ronfard, Ronfard bis, Lepage, Poissant, Marleau, Messier (encore que lui travaille toujours de cette façon, il me semble) et l'*ego* des uns et des autres a pris le dessus.

Je ne m'ennuie pas au théâtre, je m'ennuie d'une certaine façon de travailler. J'ai parfois le sentiment d'aller à la job... comme n'importe quel travailleur. Ce qui me sauve, c'est que je m'intéresse à d'autres choses que le théâtre. Tu vois, en ce moment, je travaille une pièce de Rachmaninov pour six mains avec une amie virtuose. Je passe des heures au piano, j'entre dans une partie de moi inconnue des autres, je descends plus profondément dans mon univers personnel et je sais que ce travail (on ne peut même plus appeler cela du travail tellement c'est du plaisir) rebondira sur le théâtre. En fait, je me rends compte que, pour évoluer, je dois passer par un autre mode d'expression parce que les structures du théâtre telles qu'elles sont en ce moment limitent mon imagination et freinent mes intuitions.

Je n'ai aucune amertume puisque je trouve un autre chemin pour avancer. J'en trouverai toujours un, car, lorsqu'on a été structuré par l'art, tout ce qu'on vit passe par la lorgnette de l'artiste. Alors oui, pourquoi ne pas passer des heures à faire un bouquet de fleurs, du lavage, manger avec ses enfants, grimper la montagne à bicyclette, lire un roman, parler avec le type du dépanneur, le théâtre peut attendre un peu ; on y reviendra toujours.

Tiens, ma voisine me fait des signes par la fenêtre, elle veut que je l'aide à porter des sacs de terre pour son jardin.

Je te laisse la bise,
Alice

27 septembre

Chère Alice,

Il me semble que la création doit être la recherche acharnée, affamée, d'un objet puissant, immense, et beaucoup plus nécessaire que soi.

Trop souvent, chez les artistes de théâtre, la paresse se déguise en modestie : « Oh, vous savez, je ne fais que du théâtre... » Comment peut-on dire sérieusement : « Je ne fais que du théâtre » ? Quand j'entends ça, j'ai envie de répondre : « Eh bien alors n'en fais pas. »

Bien sûr, je comprends que tout peut être relativisé, comme la douleur, comme la détresse, et que l'humilité sincère est une vertu, mais ce qu'on ne voit pas dans ce genre de discours, c'est qu'il s'agit trop souvent d'une gigantesque tromperie. Diminuer systématiquement, par son discours, la portée de son geste artistique, ce n'est pas être humble : c'est minimiser l'acte créateur, c'est réduire la création à une activité ou à un passe-temps, c'est nier la grandeur de toutes les œuvres importantes qui, depuis des siècles, font ce que nous sommes. Ce discours est aussi, souvent, une pose qui vise à soigner son image : c'est encore une attention portée à soi. Affirmer qu'*on ne fait pas grand-chose*, ce n'est pas faire preuve d'une conscience aiguisée du monde qui nous entoure : c'est un renoncement lâche et paresseux. C'est peut-être aussi une façon de n'être pas menaçant, et ainsi d'être aimé par la communauté artistique qui préfère, selon l'illusion tenace que nous sommes en compétition, les artistes inoffensifs aux grands artistes.

Enfin c'est peut-être, surtout, une façon de se protéger contre l'échec, ce spectre effrayant, omniprésent, paralysant. Dans ce cas, je préfère un ratage grandiose à un spectacle moyen.

Le problème, c'est qu'à force de nous faire croire que nous ne créerons rien d'exceptionnel, nous finirons par créer invariablement du théâtre ordinaire, reproductible, interchangeable, et ainsi nous donnerons raison à ceux qui pensent que nous fabriquons des produits culturels.

Soudain je pense à Cyrano, que tu connais fort bien... Cyrano le laid qui veut séduire la plus belle, la plus solaire des femmes, parce qu'il refuse de rêver modestement. Se rend-il ridicule pour autant ? Non. Il a peur, il a terriblement peur, mais son rêve est plus grand que sa peur. J'aimerais bien être un peu comme lui.

Je t'envoie tout ça sans me relire, car je dois vite partir.

On se parle bientôt,

Bonne journée !
Eve

27 septembre

Salut Evelyne,

Eh bien moi, je peux affirmer : « Je fais du théâtre ! » Je ne fais que ça. Toujours et tout le temps, je suis très sérieuse, et j'ajouterais même très studieuse... trop parfois. C'est vrai que la paresse se déguise parfois en fausse modestie. En fait, je ne dirais pas paresse, mais force d'inertie qui nous attire vers le bas, vers le médiocre, vers le « c'est pas pire ». Je ne pense pas que cela vienne complètement du créateur, mais de ce grand mouvement qu'on appelle l'Industrie culturelle et qui fait que tout a même valeur, même saveur. C'est difficile d'y reconnaître sa place. J'ai l'impression que, pour survivre à ce tourbillon, il faut une force intérieure redoutable.

L'artiste – celui qui réfléchit, qui réagit, qui pense – n'existe presque plus. Je dis « presque plus » pour ne pas dire « n'existe plus », car ce serait un aveu de désenchantement, et je ne veux pas tomber dans la désillusion et le doute. Ma vie n'aurait pas de sens. Cet acharnement à la rigueur m'épuise, mais j'y trouve mon compte, ma voix, ma force. Il y a des matins où je me lève et je me dis : « J'abdique. » Mais quelques minutes plus tard l'espoir renaît, revient, m'envahit. Le sourire d'un acteur, une rencontre avec toi, un spectacle magnifique vu la veille, et le rêve reprend sa place, le désir s'installe à nouveau.

On fait une sorte de travail sur le désir et la mémoire, je pense. Il faut que le désir soit là, le désir de transmettre une vision. Il y a quelque chose de charnel dans nos métiers, une mémoire du corps qui guide nos intuitions. C'est un peu vague dans ma tête ; il faudrait que j'y pense plus ou que je prenne l'idée par un autre bout.

Oui, mémoire et corps. Mais est-ce que c'est parce que je suis une femme que je pense de cette façon ? Est-ce aussi parce que je suis une femme que j'ai l'impression de la vacuité de mon discours. Où sont mes repères, quels sont mes modèles ?

Tu parles de Cyrano, j'aime ton exemple. En ce qui me concerne, je parlerais plutôt de Don Quichotte et de cet épisode où Sancho met du fromage blanc dans le casque de Quichotte et que pendant la nuit Quichotte, en proie au désir fulgurant d'aller sauver sa Dulcinée, se met le casque sur la tête et hurle : « Sancho, Sancho ! J'ai la cervelle qui dégouline ! J'ai la cervelle qui fond ! » Don Quichotte, malgré tout, s'aventurera dans la nuit, convaincu que son rêve est une réalité, sous le regard attendri de son ami Sancho.

Bonne journée Evelyne !

La bise,

Alice ■





Les Pieds des anges d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Alice Ronfard (Espace GO).
SUR LA PHOTO : Diane Lavallée, Erwin Weche, André Robitaille et Sophie Cadieux. © Marlene Gélinau Payette.